

La dénonciation de la violence à l'égard des populations/des civils

Introduction

diaporama 2

Clausewitz définissait la guerre comme « un acte de force, dont il n'y a pas de limite logique » autorisant alors toutes les possibilités pour remporter la victoire en temps d'hostilités. A partir du XVIIIe s., la guerre franchit les seuils habituels de la violence pour viser les civils. Cette nouvelle norme s'explique notamment par une politisation croissante de la guerre qui repose sur le double impératif de normaliser la violence de guerre (en essayant de la codifier juridiquement) et de préciser la nature et l'identité de l'ennemi. Il s'agit donc de mobiliser en masse toute la population nationale ; de la même manière qu'elle suppose que toute la société de l'ennemi puisse devenir une cible de guerre, et ce d'autant plus lorsqu'il s'agit de minorités nationales. *In fine*, cette perspective est elle aussi adaptable à toutes formes de violence présente dans notre société contemporaine.

En définitif, c'est l'État, fort de sa position, qui construit l'image de l'ennemi à travers l'accusation, voire la certitude, que celui-ci s'est distingué par sa brutalité et par les « atrocités » qu'il a commises. Pour chaque camp, la guerre/le conflit est une affaire de « civilisation » contre la « barbarie ». Et cette opposition reste tangible encore aujourd'hui peu importe les contextes. En effet, l'État moderne est plus que jamais caractérisé par sa violence ; et en démocratie, cette caractéristique est d'autant plus masquée, mais elle n'en demeure pas moins toujours présente lorsque l'ordre est menacé.

Si le sens commun sur la violence envisage celle-ci comme un obstacle naturel au bon ordre social, en expression tapageuse d'une contestation des institutions et du droit, c'est chercher à oublier que l'acteur le plus ontologiquement violent reste l'État, fondé par la violence et maintenant son autorité sur une violence rarement exprimée mais toujours sous-jacente. Et c'est notamment par cette pseudo légitimité que l'État revendique sa politique de violence de masse pour l'emporter coûte que coûte en tant de guerre ou de conflit.

Oeuvre 1 : « Oradour », *Les Dieux étouffés*, Jean Tardieu (texte)

C'est dans ce contexte de massification de la violence permise par l'État que prend corps l'une des deux œuvres que j'ai choisi de vous présenter puisqu'il me semble qu'elle parvient à témoigner de la négation de l'humanité d'êtres humains en faveur d'une victoire à tout prix, d'un usage ultra rationalisé et purement utilitaire de la population mettant de côté tout affect.

diaporama 3

Le poème intitulé « Oradour » est écrit par Jean Tardieu (rappel : Jean Tardieu est un écrivain français reconnu notamment pour ses traductions de Goethe et d'Hölderlin et son théâtre, cf *Théâtre de chambre*). Il reste difficilement classable et est globalement assez marginal par rapport aux mouvements littéraires qui émergent à son époque (surréalisme notamment) même s'il reste attaché aux causes de son temps. Il a déployé, en plus d'une soixantaine d'années, une créativité exceptionnelle, faisant alterner une poésie classique qui utilise le vers libre et des tentatives audacieuses d'écriture informelle. Dissimulé derrière son humour, il apparaît néanmoins une inquiétude métaphysique : Tardieu n'a cessé de se « demander sans fin comment on peut écrire quelque chose qui ait un sens ». Parallèlement à cela, il a cherché à constamment remettre en cause le jeu des conventions des genres et tenter des expériences sur le langage poétique et son lien avec le langage de tous les jours) en 1944 durant l'Occupation par l'Allemagne nazie en France et est, d'abord, publié dans une revue clandestine à la même date, puis en 1946 dans l'ouvrage *Les Dieux étouffés*.

Ce texte rend compte d'un massacre qui se produit le 10 juin 1946 dans le petit village d'Oradour-sur-Glane, dans le Limousin.

diaporama 4

Pour vous donner un petit aperçu du contexte qui explicite l'écriture de ce texte par Tardieu, il faut rappeler qu'aux suites du débarquement allié en Normandie le 6 juin 44, l'armée allemande organise progressivement son repli et entreprend de regagner les villes du centre, puis du nord de la France. Sur son chemin, animée d'une colère froide mais surtout commanditée par les supérieurs hiérarchiques et l'État nazi de lutter contre partisans d'opposition et la population civile (la commune d'Oradour est très nettement à gauche, avec une majorité du SFIO aux élections de 1935), une division SS choisit de décimer au hasard le village paisible d'Oradour sur Glane. Ce massacre s'avère comme un moyen de marquer les consciences, de semer la terreur et de réaffirmer la supériorité des Nazis.

diaporama 5

Le poème de Tardieu, composé en heptasyllabes, est alors une longue dénonciation de l'horreur nazie, un cri de révolte qui rappelle l'innocence bafouée. Son texte se pose comme un témoignage touchant et engagé : il retranscrit le mal qu'ont enduré les victimes, il témoigne de la souffrance physique et morale ressenties face à cet acte inhumain provoquant chez lui une trop grande douleur : « *je ne peux / je ne peux pas / voir ni entendre ton nom* » (cf réduplication pour signifier le balbutiement et la difficulté à dire). L'absence est au coeur même de l'écrit : il n'y a plus aucune trace de civilisation, d'humanité (« *Oradour n'a plus de femmes / Oradour n'a plus un homme / Oradour n'a plus de feuilles / Oradour n'a plus de pierres / Oradour n'a plus d'église / Oradour n'a plus d'enfants* »). Le nom même d'« Oradour » apparaît de façon incessante en reprise anaphorique, à chaque début de vers. Enfin, cette démarche d'écriture participe également au devoir de mémoire et du souvenir. Grâce au témoignage de Tardieu, Oradour ne mourra jamais, passera à la postérité (Oradour « *vivait* » (imparfait) et continuera à exister par le poème et par son hurlement retentissant « *pour tous les temps* » (futur)). La demande de Tardieu est claire : face à ce massacre barbare commandité sans aucun scrupule par l'État nazi : « *Oradour honte des hommes / Oradour honte éternelle / Nos cœurs ne s'apaiseront que par la pire vengeance / haine et honte pour toujours* ».

J'ai considéré que ce poème était un exemple tout à fait représentatif du travail de l'artiste comme engagé et investi dans son temps (cf théorie de la littérature engagée de Sartre et la « responsabilité de l'écrivain »), qui dénonce notamment la violence indirecte (ici) de l'Etat à l'égard des populations civiles.

Oeuvre 1 bis : « Congrès des Peuples pour la Paix », Frida Kahlo (peinture)

En complément de mon propos sur la violence à l'égard des populations civiles, il me semblait pertinent d'évoquer brièvement un tableau de F. Kahlo qui ne prend pas directement la même position que Tardieu puisqu'elle produit une œuvre qui prône la pacifisme plus qu'une réelle dénonciation d'un acte de violence étatique mais qui vient aussi marquer une volonté de défense des droits humains.

diaporama 6

Cette peinture à l'huile produite en 1952, dans le cadre d'un conseil mondial de la paix à Vienne ayant pour objectif la lutte pour la paix, le désarmement général et la promotion des droits fondamentaux contre toute forme d'impérialisme, est l'une de ses dernières œuvres. La force de cette œuvre se retrouve principalement dans la symbolique des couleurs et dans l'organisation de la toile. Nous pouvons, en effet, noter le fond qui est divisé en deux, entre la nuit et le jour symbolisant le combat éternel entre l'obscurité et la lumière (toujours très présent dans la culture aztèque), qui reprend aussi l'opposition constante qui est faite entre la civilisation et la barbarie. Au centre du tableau, Frida Kahlo a représenté une colombe, symbole de paix, qui vise à représenter l'espoir qu'elle a dans la vie

et dans la paix. Aussi, il faut noter la présence d'un arbre fruitier à la connotation très positive (orange > couleur vive). La présence des pastèques (symbole important au Mexique car en lien avec la Fête des Morts) au pied de l'arbre rappelle la fertilité, la renaissance de la nature et de la vie après la guerre et les morts. *In fine*, ce tableau témoigne de la (re)construction indentitaire des sociétés après le bouleversement engendré par la guerre ; mais aussi de celle de la peintre en elle-même, elle qui appartient à une minorité (en tant que femme, métisse, handicapée). Plus qu'un simple message de paix, « Congrès des Peuples pour la Paix » témoigne aussi de son engagement en temps que femme libre, elle qui lutte aussi pour l'émancipation des femmes mexicaines.

Aux côtés de cette œuvre, il est intéressant de rappeler les mots que André Breton a eu l'égard du travail de Frida estimant que son art était « comme un ruban autour d'une bombe » témoignant ainsi de ce paradoxe toujours exprimé dans ses toiles : une forme de vulnérabilité, de simplicité apparente dissimule en fait une grande force et un engagement fort.

Oeuvre 2 : « Cosette », Banksy (graffiti)

Ensuite, j'aimerais pour aborder ma thématique (cad la violence subie par les populations civiles de la part d'instances dites « supérieures ») une dernière œuvre, beaucoup plus actuelle, tant par sa datation que par le sujet qu'elle évoque.

Le graffiti de Cosette réalisé par l'artiste britannique d'art urbain Banksy (rappel : artiste inconnu dont le nom comme l'identité sont depuis toujours inconnus et font l'objet de diverses spéculations. Auteur de nombreux graffitis à messages majoritairement anarchistes, antimilitaristes, anticapitalistes et antisystèmes. Il aborde divers thèmes dans ses graffitis : allant d'une satire de la société de consommation, à la dénonciation des conditions de vie des détenus du camp de Guantanamo) symbolise la violence policière à l'égard des migrants alors présents à Calais. Dessinée en 2016, sur un mur en face de l'ambassade de France à Londres, la Cosette de Banksy reprend avec une ironie tragique un élément de pop culture, l'affiche de la comédie musicale *Les Misérables* (ultra connue en Angleterre et bien évidemment adaptée du roman de Victor Hugo) ; à un élément près : Cosette est en train de pleurer et se déploie devant elle, un nuage identifié comme étant celui d'une bombe lacrymogène. Derrière elle, se dresse le drapeau français déchiqueté, ce qui en dit également long sur le message que cherche à faire passer l'artiste. Le graffiti est aussi complété par un QR code qui renvoie à une vidéo dans laquelle des policiers gazent des migrants qui tentent de partir pour le Royaume-Uni (vidéo disponible sur Youtube qui a été très vite censurée puisque démontrant des violences policières).

Cette œuvre rappelle donc la condition des migrants de Calais asphyxiés par les gaz lacrymogènes des policiers français le 5 et 6 janvier 2016 mais aussi blessés par des balles en caoutchouc et des grenades offensives ; à l'époque, ils étaient environ 4.500 réfugiés à chercher à quitter la France. L'auteur prend dès lors de dénoncer l'attitude des forces de l'ordre française à l'égard des migrants de Calais, témoignant d'une violence inouïe et surtout asymétrique face des civils démunis. Le tout attaque de manière plus générale la façon dont l'Europe a pu gérer la crise des réfugiés (notamment la volonté de la France d'expulser 1500 réfugiés au même moment).